

En juillet 1972, dans l'article intitulé *Promenade initiatique dans les gorges de l'Aude* paru dans le numéro 9 du *Grand-Albert*, Gérard de Sède, en collaboration avec Jean Pellet, établissait un rapport direct entre le tableau *Les Bergers d'Arcadie*, que Nicolas Poussin peignit vers 1638 – 1640, et l'emplacement du tombeau sis aux *Pontils* qui aurait servi de modèle au Maître. L'année suivante, dans son ouvrage *La race fabuleuse* (J'ai Lu 1973), il reprenait ce thème dans le chapitre *Le Secret de Poussin* et écrivait à la page 132 :

**« Si pourtant l'envie vous tenaille de contempler l'immortel chef-d'œuvre de Poussin, quittez Paris et dirigez-vous vers la haute vallée de l'Aude, jusqu'à Alet. A quelques kilomètres de là, engagez-vous sur la R.N. 613, jusqu'au point précis où cette route coupe le méridien de Paris. Vous êtes à la cote d'altitude 297, sur un petit pont, sur le territoire de la commune d'Arques. De là part, à droite, un petit sentier long à peine d'une vingtaine de mètres. Prenez-le car au bout, voici, entourée de ses arbustes, la tombe des Bergers d'Arcadie. C'est bien elle, taillée à pans coupés, posée sur un socle. Tout y est, même la petite excroissance de pierre sur laquelle le berger découronné du tableau appuie son pied gauche. Et regardez bien les montagnes qui se découpent de part et d'autre du massif d'arbustes : Ce sont exactement celles qu'a peintes Poussin. Celle de gauche a nom Bézil Grand ; celle de droite est le roc de Blanchefort. Il ne manque qu'une seule chose : l'inscription ET IN ARCADIA EGO. ».**

La même année, dans *Les dessous d'une ambition politique, nouvelles révélations sur les trésors du Razès et de Gisors* (Editeurs associés 1973), Mathieu Paoli confirmait les conclusions de Gérard de Sède.

Certes, ce dernier commet quelques erreurs dans l'appellation du paysage puisque les deux sommets qu'il décrit comme étant le *Bézil-Grand* et le roc de *Blanchefort* sont en réalité le rocher de *Las Tostonas* et le roc de *Quirautier*. Mais les contradicteurs retiendront surtout un détail de la vie du peintre en s'appuyant sur les historiens de Poussin. Il demeure en effet constant qu'il ne quitta l'Italie, à la demande du roi, que pour séjourner deux ans à Paris, entre le 17 décembre 1640 et le 25 septembre 1642. Ce qui semble exclure toute trace d'un séjour du peintre dans le Midi de la France !

Pourtant, un écrit du XIX<sup>e</sup> siècle pourrait infirmer ce dernier argument ! En effet, en 1839, l'auteur G. Laviron publiait une courte biographie de Nicolas Poussin dans le journal de la Littérature et des Beaux-Arts, *L'Artiste*, dans lequel il précise que le peintre a bien séjourné durant deux ans au moins dans le Midi de la France. Si à l'évidence, on peut plutôt traduire, selon le périple de Poussin décrit par G. Laviron, le mot *Midi* par *Sud-Est*, il n'en demeure pas moins que, selon cet auteur qui paraît dominer son sujet, Poussin y aurait vécu un temps, après 1619 ...

# L'ARTISTE,

**JOURNAL DE LA LITTÉRATURE ET DES BEAUX-ARTS.**

2<sup>e</sup> Série. — Tome I<sup>er</sup>.

N<sup>o</sup> CHARLES BUREAU.

NICOLAS POUSSIN



J. ALPHE.

**PARIS.**

**AUX BUREAUX DE L'ARTISTE,**

RUE DE SEINE-SAINT-GERMAIN, 59.

1839.

## NICOLAS POUSSIN.

Le père de Jean Poussin, bon gentilhomme des environs de Soissons, s'était jeté de bonne foi dans les guerres de la Ligue. Engagé dans le parti royaliste, il le servit successivement sous Charles IX, Henri III et Henri IV, et il poussa le dévouement jusqu'à dissiper son patrimoine pour le soutenir; de sorte que, la guerre terminée et Henri IV reconnu de toute la France, il dut se trouver très-heureux d'épouser la veuve d'un procureur de Vernon, qui possédait aux Andelys une maison où il put éberger sa gentilhommerie. C'est de ce mariage que naquit Nicolas Poussin, le seizième jour du mois de juin 1594.

Ses premières années ne présentent rien de bien extraordinaire. Comme tous les enfants de parents quelque peu aisés, il fut envoyé à l'école dès qu'on le crut en âge d'en profiter; et, comme le plus grand nombre, il se mit à barbouiller ses livres de dessins informes par lesquels il cherchait à représenter tous les objets qui l'avaient frappé, au grand déplaisir de son père et de ses maîtres, qui faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour l'en empêcher.

Cependant, Quentin Varin, peintre assez renommé dans ce temps, et dont le talent valait mieux encore que la réputation, après avoir produit plusieurs ouvrages remarquables, soit à Paris, soit à Amiens, sa patrie, venait d'être appelé aux Andelys pour exécuter des travaux assez importants. Le hasard voulut qu'il rencontrât le jeune Poussin; il le prit en amitié, à cause de la vivacité de son esprit; et, de temps à autre, il lui enseignait quelque peu à dessiner. Puis, voyant qu'il y prenait goût et qu'il travaillait avec plus d'assiduité et d'intelligence, à mesure qu'il avançait en âge, il lui facilita les moyens d'étudier plus sérieusement. Mais cela se faisait en quelque sorte malgré ses parents, et presque à leur insu; car s'ils avaient consenti à ce qu'il cherchât un amusement dans la peinture, pour rien au monde ils n'auraient voulu le voir peintre; et ils espéraient bien qu'il se dégoûterait de ce métier quand il serait en âge de prendre un état. Pendant ce temps-là, ce jeune homme, soutenu des conseils de Varin, travaillait toujours avec la plus grande assiduité; il faisait tout ce qui se présentait, et ne négligeait rien de ce qui pouvait l'avancer dans son art; si bien qu'ayant trouvé l'occasion de gagner quelque argent à des ouvrages de peu d'importance, il partit secrètement de chez son père pour venir étudier à Paris.

Il avait un peu plus de dix-huit ans lorsqu'il prit le parti de tenter ainsi la fortune; mais il ne fut pas heureux dans ses débuts; car le temps se passait, et il ne rencontrait ni maîtres ni ouvrages qui répondissent à l'idée qu'il s'était faite de la peinture. Il était entré d'a-

bord chez Ferdinand Elle, peintre flamand, qui faisait passablement un portrait, mais qui n'avait aucune grandes qualités vers lesquelles Poussin se sentait porté par de vagues pressentiments, et qu'il cherchait pour ainsi dire, instinctivement, dans l'étude de son art. Dès qu'il eut acquis la certitude de l'insuffisance de son nouveau maître, il le quitta pour entrer dans l'atelier d'un nommé L'Allemant, où il ne resta pas plus de six semaines.

Ses ressources commençaient à s'épuiser, lorsqu'il fit la connaissance d'un jeune seigneur Poitevin, que sa famille avait envoyé achever son éducation à la cour, comme cela se pratiquait à cette époque. Ce gentilhomme, qui avait un goût décidé pour la peinture, lui donna un logement dans son hôtel et lui procura les moyens de s'occuper d'une manière plus profitable qu'il n'avait pu faire jusque là; il le mit en rapport avec plusieurs personnes capables de lui être utiles dans ses études, et particulièrement avec Courtois, ingénieur-mathématicien du roi, grand amateur des choses d'art, qui lui prêta les estampes gravées d'après Raphaël et Jules Romain, et qui, logeant au Louvre, lui procura la facilité d'étudier quelquefois les chefs-d'œuvre déjà rassemblés en grand nombre dans ce palais.

Dès lors il commença à distinguer d'une façon plus précise, moins confuse, le but vers lequel ses efforts devaient être dirigés; car il était dans la nature de son esprit de comprendre facilement ce qu'il y a de grand, de large et de puissant dans le haut style de la peinture de Raphaël; et bien qu'il n'eût sous les yeux que les gravures des ouvrages de ce grand maître, il parvint cependant à se rendre assez bien compte de ce qui constitue le caractère essentiel de son dessin, pour s'en approprier quelques-unes des grandes qualités. Mais avant d'arriver là, il avait commencé par copier les estampes qui se trouvaient à sa disposition, quelquefois tout entières et dans la même proportion; mais plus souvent les figures seules, dont la grande tournure le frappait davantage; quelquefois même il les dessinait sur une grande échelle, en s'efforçant de ne rien perdre du mérite de son modèle, et tâchant par cet agrandissement de se faire une idée de ce que pouvaient être les originaux. Ainsi, dès ses premiers pas dans les arts, on peut le considérer en quelque sorte comme un élève de l'école de Raphaël.

Mais si cette manière d'entendre ses études était profitable à son talent, elle n'était guère faite pour lui procurer les moyens d'en tirer parti, car ses ressources ne lui permettant pas de vérifier sur la nature ses observations journalières, il s'était fait une manière qui ne manque pas de caractère, il est vrai, mais qui, sèche et dure, parce qu'elle était formée d'après des estampes seulement, et n'ayant aucun charme de couleur, aucune coquetterie de dessin, non-seulement ne pouvait pas

être comprise, mais devait nécessairement repousser au milieu de l'afféterie du goût qui régnait alors.

Aussi, lorsque le gentilhomme chez lequel il demeurait, obligé de retourner dans son pays pour des affaires de famille, lui proposa de venir peindre dans son château pendant le temps qu'il serait forcé d'y demeurer, Poussin accepta sans hésiter une proposition qui lui offrait l'occasion de se rendre compte de ce qu'il avait appris jusque là, en l'appliquant à de grands ouvrages, et d'éprouver la valeur de ses propres observations en lui donnant le moyen de les mettre en œuvre.

Mais, arrivé dans le fond du Poitou, il trouva les choses très-différentes de ce qu'il avait espéré : le jeune homme avec lequel il était parti lui avait promis plus qu'il ne pouvait tenir; car il était encore sous la puissance de sa mère, et cette femme, qui ne concevait pas qu'on pût mettre de l'argent à se procurer des ouvrages d'art, regardait un peintre dans sa maison comme un domestique inutile. Aussi, n'entendant pas que personne perdît son temps chez elle, elle l'employait à la première chose venue, sans plus de façon qu'un de ses valets.

Poussin, qui d'abord avait espéré que le fils ferait à la fin entendre raison à sa mère, ayant usé sa patience à attendre, poussé à bout d'ailleurs par le ton chaque jour plus impertinent de cette femme, et croyant reconnaître qu'elle était déterminée à ne lui laisser pas un instant pour s'occuper de son art, prit la résolution de quitter le château et de s'en retourner à Paris. Mais, comme il n'avait pas de quoi faire les frais de ce voyage, il se mit à chercher par le pays à travailler pour vivre, en se rapprochant tant qu'il pouvait de Paris.

Ce fut probablement alors qu'il peignit les Bacchantes du château de Chiverny, et les deux tableaux de l'église des Capucins de Blois, qui sont cités comme les plus anciens de ses ouvrages; mais tout cela lui rapportait à peine de quoi vivre pendant qu'il y travaillait, et force lui fut d'entreprendre à picds, au milieu de toutes sortes de privations, un voyage que le délabrement de sa santé ne lui permettait de faire qu'à très-petites journées.

On raconte qu'un jour, comme il s'était arrêté, le désespoir dans l'âme, devant une mauvaise auberge où des recruteurs avaient établi leur marché de chair humaine, il voulut se faire soldat pour se tirer de la détresse dont il se sentait accablé; mais la misère l'avait réduit à un état si pitoyable, elle avait tellement ruiné son tempérament naturellement fort et robuste, qu'à peine se fut-il déshabillé pour qu'on pût examiner s'il était apte au service, qu'on lui signifia en le raillant qu'on ne pouvait l'enrôler, parce qu'il n'était pas même capable de faire un mauvais soldat.

Dans cette extrémité, l'excès même de son malheur releva son courage; il s'arma de résolution, et, par un effort désespéré, il franchit la distance qui le séparait encore de Paris. Mais à peine fut-il arrivé, que l'énergie

factice qui l'avait soutenu pendant les dernières fatigues de la route cessant tout à coup, il tomba malade si gravement, qu'il se vit obligé de retourner chez son père, où il demeura plus d'un an avant d'être complètement rétabli.

Enfin, il put revenir à Paris, où il continuait laborieusement ses études, interrompues à chaque instant par la nécessité qui lui liait les mains la moitié du temps, et l'obligeait de se charger des travaux les plus rebutants, lorsqu'ayant été chargé de peindre, dans les environs de Troyes, plusieurs tableaux d'église assez raisonnablement payés, il résolut d'en consacrer le prix à faire le voyage de Rome. Il se mit en chemin vers l'an 1619; mais, par je ne sais quelle fatalité, il ne put atteindre le but de son voyage, et fut obligé de revenir sur ses pas avant d'avoir dépassé Florence. Il s'arrêta dans le midi de la France, où il travailla, pendant deux années au moins, à tout ce qui se présenta, toujours préoccupé de la pensée d'amasser, à force de privations, la somme nécessaire pour aller voir Rome et étudier les chefs-d'œuvre qui la décorent. Enfin, il était à Lyon, prêt à se remettre en route une seconde fois, lorsqu'il fut retenu par un marchand avec lequel il avait fait quelques affaires, et qui le fit condamner à lui payer presque toute la somme qu'il avait préparée pour son voyage. Poussin racontait à ce sujet qu'un seul écu lui étant resté de tout ce qu'il possédait: Que le diable emporte encore celui-là! se serait-il écrié comme pour narguer la fortune; et dans la même soirée, il l'aurait dépensé joyeusement avec ses camarades.

A travers tous ces revers de fortune, sa constante assiduité au travail lui avait acquis une si grande facilité dans la pratique de son art, que, se trouvant à Paris lorsqu'en 1623 les jésuites de cette ville célébrèrent la canonisation de saint Ignace et de saint François-Xavier, il put exécuter en six jours six grands tableaux en détrempe, représentant les miracles de ces deux saints; et, malgré la rapidité de l'exécution, ses ouvrages furent jugés supérieurs à tout ce qui avait été fait pour l'embellissement de cette fête.

G. LAVIRON.

